dans quels cas le vassal était tenu d'avouer ou de désavouer son seigneur, et dans quels cas il pouvait garder le silence, sauf au seigneur à prouver avant tout son droit de mouvance. V. FÉLONIE.

DÉSAVEUGLÉ, ÉE (dé-za-veu-glé) part. passé du v. Désaveugler.

DÉSAVEUGLEMENT s. m. (dé-za-veu-gle-man — rad. *désaveugler*). Etat de celui qui est désabusé, dont les yeux ont été dessillés. ‖ Peu usité.

DÉSAVEUGLER v. a. ou tr. (dé-za-veu-glé — du préf. *dés*, et de *aveugler*). Désabuser, détromper : *L'évidence même n'a pas pu le* DÉSAVEUGLER.

Se désaveugler v. pr. Sortir de l'aveuglement; être désabusé.

— Rem. Nous lisons dans un discours lu par M. de Montalembert à l'Académie, le 5 février 1852 : « Ce jour-là, nous serons *désaveuglés*. Le mot n'est pas français, je le sais; mais il est de la reine de France, il est de Marie-Antoinette, et vous ne le répudierez pas. » On pourrait heureusement, pour justifier un mot hasardé dans un discours français, citer une meilleure autorité que celle d'une princesse autrichienne : le mot se trouve dans le Dictionnaire de l'Académie depuis 1762. Que M. de Montalembert, préoccupé de quelque autre idée, ait pu le rechercher à une place autre que celle où tout le monde peut le trouver, on le conçoit à la rigueur; l'éloquente insinuation monarchique que cette erreur a fournie pourrait suffire à l'expliquer; mais qu'aucun des collègues de M. de Montalembert ne se soit trouvé assez au fait de l'histoire et de l'âge de ce mot pour faire remarquer l'erreur, c'est ce qui se conçoit moins. Peut-être une politesse exagérée a-t-elle seule fermé la bouche aux immortels, et nous aimons à croire que ces messieurs, dans la lente préparation du *Dictionnaire historique*, apportent plus d'exactitude que M. de Montalembert à constater l'âge des mots dont ils se sont donné mission de nous apprendre l'origine.

DÉSAVOUABLE adj. (dé-za-vou-a-ble — du préf. *dés*, et de *avouable*). Qui peut ou doit être l'objet d'un désaveu : *Fait* DÉSAVOUABLE. *Un mandataire qui outre-passe ses instructions est* DÉSAVOUABLE.

DÉSAVOUÉ, ÉE (dé-za-vou-é) part. passé du v. Désavouer. Qui a été l'objet d'un désaveu : *Fait* DÉSAVOUÉ. *Propos* DÉSAVOUÉS. *Mandataire* DÉSAVOUÉ. *Il est bien difficile que ceux qui sont* DÉSAVOUÉS *n'en conservent toujours quelque ressentiment, et ne donnent au moins dans la chaleur quelque coup de dent.* (Card. de Retz.)

DÉSAVOUER v. a. ou tr. (dé-za-vou-é — du préf. *dés*, et de *avouer*). Se défendre de, nier sa participation à : DÉSAVOUER *une chose évidente*. DÉSAVOUER *un livre*. DÉSAVOUER *sa signature. Le crime que mon cœur a commis, mon cœur ne peut le* DÉSAVOUER. (J.-J. Rouss.) *Ne rien* DÉSAVOUER, *ne jamais revenir sur ses pas fait partie aujourd'hui d'un homme fort.* (Vinet.) ‖ Condamner, désapprouver : DÉSAVOUER *la conduite d'un mandataire*. DÉSAVOUER *une doctrine. La religion* DÉSAVOUE *les œuvres les plus saintes qu'on substitue au devoir.* (Mass.) *La philosophie* AVAIT DÉSAVOUÉ *l'athéisme avant même qu'il fût démenti par la conscience publique.* (Lacretelle.)

...Ma raison sur moi conserve tant d'empire,
Que je *désavoûrai* mon cœur s'il en soupire.
CORNEILLE.

‖ Ne pas reconnaître comme parent ou comme ami : DÉSAVOUER *un parent, un ami.*

Je le *désavoûrais* pour frère ou pour époux.
CORNEILLE.

— Etre en contradiction avec; ne pas être conforme à : *Sa vie* DÉSAVOUE *ses principes.*

— *Ne pas désavouer*, Juger digne de soi : *Voilà des vers que* NE DÉSAVOUERAIT PAS *Corneille.*

— Jurispr. Signifier par acte qu'on n'a pas autorisé un mandataire à agir comme il a fait : DÉSAVOUER *son chargé d'affaires.* ‖ *Désavouer un enfant*, Déclarer adultérin un enfant né d'une femme avec laquelle on est marié.

Se désavouer v. pr. Etre désavoué : *Le fait ne peut* SE DÉSAVOUER.

DÉSAZOTÉ, ÉE (dé-za-zo-té) part. passé du v. Désazoter. Qui n'est plus azoté : *Les substances* DÉSAZOTÉES *sont impropres à la nutrition.*

DÉSAZOTER v. a. ou tr. (dé-za-zo-té — du préf. *dés*, et de *azoter*). Chim. Eliminer, soustraire l'azote contenu dans une substance : DÉSAZOTER *de l'air.*

DESBANS (Louis), écrivain français, né vers 1650, mort vers 1720. Il doit à ses plagiats effrontés d'avoir échappé à l'oubli. Il se fit avocat; mais, bien qu'il eût un certain talent, il ne put se créer une clientèle. Sans fortune, n'ayant qu'une petite pension fort mal payée, que d'Argenson lui avait fait avoir, Desbans vécut et mourut dans l'indigence. Il a publié : l'*Art de connaître les hommes* (Paris, 1702, in-12), presque entièrement emprunté à la *Fausseté des vertus humaines* d'Esprit, et souvent réédité sous le nom de l'abbé de Bellegarde; les *Principes naturels de droit et de politique* (Paris, 1715, in-12), qui ne sont autre chose que la réimpression de la seconde partie des *Essais de morale et de politique* (Lyon, 1687), dont l'auteur est inconnu.

DES BARREAUX (Jacques VALLÉE, sieur), magistrat français et fameux athée. V. BARREAUX (des).

DES BARRES (Joseph-Frédéric WALLET), homme de guerre et hydrographe anglais, né en 1722, mort à Halifax (Nouvelle-Ecosse) en 1824. Il descendait d'une noble famille française, établie en Angleterre depuis la révocation de l'édit de Nantes. Au sortir de l'école militaire de Woolwich, il entra dans le 60e régiment d'infanterie de ligne, qui partait pour l'Amérique (mars 1756). En 1757, il commanda une expédition contre les Indiens, qui inquiétaient les frontières de la province de New-York, et les battit complétement. L'année suivante, il assista au siége de Louisbourg, puis à celui de Québec, où il était aide de camp du général Wolf, qui fut tué à ses côtés. Le relevé hydrographique du fleuve Saint-Laurent, qu'il exécuta après la prise de Louisbourg, avait mis en lumière ses capacités spéciales, et il fut chargé de diriger la construction des fortifications de Québec. Après avoir été attaché, en 1762, comme ingénieur en chef et quartier-maître général, à l'expédition organisée pour reprendre Terre-Neuve, de 1763 à 1773, il s'occupa de relever les côtes de la Nouvelle-Ecosse, dont les havres n'étaient, à cette époque, connus que des pêcheurs; l'île de Sable, entre autres, était la terreur des navigateurs. Ce travail valut à Des Barres de chaleureuses félicitations de la part du roi, lors d'un voyage qu'il fit en Angleterre, en 1774. Au moment où éclata la guerre de la révolution américaine, les cartes des côtes des Etats-Unis étaient loin d'être correctes, ce qui gênait extrêmement les manœuvres des flottes chargées de conduire des troupes sur le théâtre des hostilités; Des Barres fut chargé de reviser ces cartes et d'approprier à l'usage des marins les relevés topographiques d'Holland, de de Brahm et d'autres. Ce beau travail fut publié, en 1777, en deux volumes grand in-folio, sous le nom de *Neptune Atlantique*. En 1784, Des Barres reçut le gouvernement de l'île du Cap-Breton, et y fonda la ville de Sydney. En 1804, il fut nommé lieutenant gouverneur et commandant en chef de l'île du Prince-Edouard, dans le golfe de Saint-Laurent; il avait alors quatre-vingt-deux ans. Des Barres conserva jusqu'à la fin de sa longue carrière, non-seulement une intelligence nette et précise, mais encore une vigueur physique extraordinaire. A quatre-vingt-quinze ans il parlait de faire dans la Grande-Bretagne un voyage auquel il devait consacrer deux années; après quoi, il comptait parcourir l'Europe pendant trois ans, puis se retirer dans sa ville natale pour y finir tranquillement ses jours. Il avait quitté son gouvernement pour revenir en Angleterre, lorsqu'il fut obligé de s'arrêter à Halifax, où il s'éteignit doucement; il était dans sa cent troisième année. Un des titres de gloire de Des Barres est d'avoir été le professeur de navigation du capitaine Cook.

DES BASSYNS DE RICHEMONT (Philippe PANON), administrateur français, né en 1774 à Saint-Paul, dans l'île de la Réunion, mort en 1840. Chargé en 1811, par Napoléon Ier, de négocier la mise en liberté des Français détenus sur les pontons de l'Angleterre, il réussit dans sa mission, fut nommé, en 1814, administrateur des colonies de l'Inde, puis, en 1815, intendant à la Réunion. De retour en France, il devint membre du conseil d'amirauté et député de la Meurthe. Il légua aux pauvres 140,000 francs.

DESBIEFS (Louis), littérateur français, né à Dôle en 1733, mort à Paris vers 1760. Il fut d'abord avocat, puis devint secrétaire du grand maître des eaux et forêts de Bourgogne. On a de lui : le *Passe-temps des mousquetaires au quartier général*, recueil de contes, pour la plupart licencieux, et d'épigrammes; des romans : *Sophie* (1756, 2 vol. in-12); *Nine* (1756, 2 vol. in-12).

DESBILLONS (François-Joseph TERRASSE), humaniste français et poëte latin moderne, surnommé le *La Fontaine latin*, né à Châteauneuf, en Berry, en 1711, mort à Manheim en 1789. Il fit ses études chez les jésuites à Bourges, entra, dès l'âge de seize ans, dans leur compagnie, et professa les humanités à Nevers, à Caen, à La Flèche, à Bourges. On lui offrit une chaire à Paris, mais il la refusa et abandonna l'enseignement pour se livrer tout entier à ses travaux poétiques. Après la dissolution de son ordre (1762), il vécut d'abord chez Fréron, puis se retira auprès de l'électeur de Bavière, à Manheim. On a de lui quinze livres de fables latines, *Fabulæ Æsopicæ* (1768, 2 vol. in-8o); deux poëmes : *Ars bene valendi* (1788, in-8o) et *De pace christiana* (1789, in-8o); des *Miscellanea posthuma* (Manheim, 1792, in-8o), où se trouvent des fables, des odes, des lettres, etc. On estime la latinité et le style de ses poésies. Ses fables ont été comparées à celles de La Fontaine, avec qui d'ailleurs il n'était pas sans rapports de caractère; comme lui, il était simple, bon, aimable et aimé. Il a édité aussi l'*Imitation* (1785), les fables de *Phèdre* (1786), et n'a pu terminer son principal ouvrage, l'*Histoire critique de la langue latine, de sa naissance, de ses progrès, de sa perfection, de sa décadence, de son anéantissement et de sa renaissance.*

DESBŒUFS (Antoine), sculpteur et graveur en médailles, né à Paris en 1793, mort en 1862. Il étudia dans les ateliers de Cartellier et de Jeuffroy, et obtint en 1814 le grand prix de Rome dans la section de la gravure en médailles et en pierres fines. Il partit pour l'Italie, où il s'occupa beaucoup plus de statuaire que de médailles; aussi est-il connu plutôt comme sculpteur que comme graveur. On n'a de lui qu'un nombre très-limité de médailles, dont quelques portraits exécutés sous la Restauration, entre autres le *Sacre de George IV*, roi d'Angleterre, le portrait en camée de *Louis XVIII*, et un buste de Napoléon III, gravé dans les dernières années de sa vie pour la collection de la Commission des monnaies. Il s'occupa spécialement de gravures sur pierres fines avec un certain succès jusqu'en 1830; mais, à partir de cette époque, il se livra presque exclusivement aux travaux de sculpture. Il eut un grand nombre de commandes, obtint une deuxième médaille au Salon de 1833, une première à celui de 1843 et fut décoré de la Légion d'honneur en 1851. Très-simple dans ses goûts, menant une vie modeste et retirée, il avait acquis et avait su conserver une fort jolie aisance. Il avait été graveur sur pierres fines du cabinet du duc d'Angoulême. Ses principaux ouvrages sont : *Jeune pâtre jouant avec un chevreau* (1822); la *Madeleine pleurant sur le corps du Christ* (1824); *Adimante foudroyé* (1827); *Daphnis et Chloé* (1831); le *Christ annonçant sa mission aux hommes* (1837), à Notre-Dame-de-Lorette; *Sainte Anne* (1840), à la Madeleine; *Saint Bernard* (1840), au musée de Versailles; l'*Histoire et la science* (1842), dans la bibliothèque du Sénat; le général *de Blanmont* (1850), à Gisors; *Pandore* (1853); le *Plaisir* (1861). Citons également : la *Vierge de Sparte*, au musée d'Agen; *Psyché*, au Luxembourg; *Voltaire*, au nouveau Louvre; l'*Ange de la prédication*, à Saint-Sulpice; les *Nymphes des eaux*; la *Reine d'Espagne*, etc. Parmi ses bustes nous mentionnerons ceux de *Henri de La Rochejacquelein*, de *Henry Scheffer*, de *Marie-Thérèse*, de *Dupuytren*, de *Geoffroy Saint-Hilaire*, de *Lesage*, de *Sylvestre de Sacy*, de *Jourdan*, etc. Enfin Desbœufs a pris part à l'exécution du fronton de la Madeleine et donné le modèle de la frise du palais de l'Industrie, représentant le *Progrès humain.*

DESBOIS (François-Alexandre AUBERT DE LA CHESNAYE), savant français. V. CHESNAYE-DESBOIS.

DESBOIS DE ROCHEFORT (Louis), médecin français, né à Paris en 1750, mort dans la même ville en 1786. En sortant du collége Sainte-Barbe, il se livra avec une grande ardeur à l'étude de la médecine. Docteur à l'âge de vingt-deux ans, il devint, la même année, médecin de Sainte-Barbe, et acquit au bout de peu de temps la réputation d'un des plus habiles praticiens de la capitale. Nommé à l'âge de trente ans médecin de l'hôpital de la Charité, il eut bientôt une réputation et une vogue immenses, grâce à la création des leçons cliniques où se formaient des élèves illustres, parmi lesquels nous citerons Corvisart. Enlevé par une mort prématurée, Desbois, au milieu de ses nombreuses occupations, n'eut pas le temps d'écrire. Le seul livre qu'il laissa fut publié après sa mort par son élève Corvisart, sous ce titre : *Cours élémentaire de matière médicale, suivi d'un précis de l'art de formuler* (Paris, 1789, 2 vol. in-8o). Ce livre fut réédité, avec des additions, en 1816.

DESBORDEAUX (Pierre-François-Frédéric), médecin français, né à Caen en 1763, mort en 1821. Il se fit recevoir docteur dans cette ville, fut d'abord professeur agrégé à Paris, puis devint professeur de thérapeutique à Caen, où il termina ses jours. Desbordeaux fut un savant praticien et un partisan déclaré de la doctrine de Bichat. Son principal ouvrage, qui eut beaucoup de succès, a pour titre : *Nouvelle orthopédie* ou *Précis sur les difformités que l'on peut prévenir et corriger chez les enfants* (Caen, 1805, in-8o).

DESBORDES-VALMORE (Marceline-Félicité-Josèphe DESBORDES, dame VALMORE, dite), femme de lettres française, née à Douai en 1785, morte en 1859. Elle a fait partie de ce premier cénacle doré, parfumé, élégant, qui se constitua au lendemain de la chute de Napoléon. Elle a appartenu à ce petit monde littéraire qui, du haut de la *Muse française*, sa tribune, annonça le réveil des lettres et préluda aux tentatives de réforme qui bientôt après devaient faire tant de bruit.

Au milieu de la génération nouvelle d'écrivains et à côté de Mme de Staël, de Mme Tastu, de Mme Sophie Gay et de Mlle Delphine Gay, — pour ne citer que des noms de femmes, — Mme Desbordes-Valmore occupe un rang honorable; elle est de celles à qui les hommes « ont pardonné leur gloire. » Nous allons la suivre pas à pas dans sa vie triste d'abord, mais que bientôt viendra éclairer un pur rayon de gloire littéraire.

Le père de Mme Desbordes-Valmore était peintre en armoiries et en ornements d'église. Par son travail il soutenait sa famille. Tout à coup la Révolution éclata. Les dieux quittèrent la France, les nobles s'en allèrent aussi; il n'y eut plus à peindre ni ornements d'église ni blasons. La misère vint frapper à la porte de l'artiste, toucher de ses doigts grêles le berceau de l'enfant.

Pourtant un moyen se présenta de conjurer la pauvreté, même de la changer en richesse. Les grands oncles de la jeune Marceline, exilés en Hollande depuis la révocation de l'édit de Nantes, firent offrir à M. Desbordes leur immense succession, à la condition que ses enfants embrasseraient la religion protestante. Ces deux oncles étaient centenaires et ils vivaient dans le célibat à Amsterdam, où ils avaient fondé une librairie. « On fit une assemblée dans la maison, a écrit plus tard Mme Desbordes-Valmore; ma mère pleura beaucoup, mon père était indécis et nous embrassait. Enfin on refusa la succession dans la peur de vendre notre âme, et nous restâmes dans une misère qui s'accrut de mois en mois jusqu'à causer un déchirement intérieur où j'ai puisé la tristesse de mon caractère. »

Alors la mère, se rappelant qu'une de ses cousines était partie, il y avait longtemps, pour la Guadeloupe, et présumant qu'elle y avait fait fortune, résolut d'aller la trouver. « Peu de temps après, dit Mme Desbordes-Valmore dans l'*Atelier d'un peintre*, roman en grande partie autobiographique, je naviguais avec ma mère vers l'Amérique, où personne ne nous attendait. Elle était muette, cette mère si charmante! Elle était loin de vous tous, avec moi, son plus jeune enfant. (Marceline avait alors environ quatorze ans.) Nous nous regardions avec épouvante, comme si nous ne nous reconnaissions plus. Elle me serrait le bras, elle me collait contre elle à chaque roulis de cette maison mouvante, fragile et inconnue, dont les mouvements la faisaient malade à la mort.... »

Arrivées enfin au bout de ce périlleux et lointain voyage, les deux pauvres femmes trouvèrent la colonie révoltée, leur cousine veuve et chassée de son habitation par les nègres, la fièvre jaune sévissant dans toute son horreur. Mme Desbordes succomba, et la pauvre enfant, seule, sans appui, sans guide, reprit, bien triste, le chemin de la France, où elle retrouva plus pauvre que jamais ce qui lui restait de famille.

Mais il faut que la pauvre famille, qui n'a pas voulu être riche au prix d'une apostasie, vive cependant, qu'elle trouve le moyen de gagner le pain de chaque jour.

Marceline avait un visage agréable, une organisation mobile, une vive intelligence, une voix souple et harmonieuse. On songea pour elle au théâtre, et elle-même accepta cette ressource avec empressement. Elle disait plus tard qu'*elle s'était sauvée du monde dans cette carrière qui en est comme à côté.* Elle se fit donc comédienne et débuta au théâtre de Rouen, pour venir bientôt à Paris, à la sollicitation du comité de l'Opéra-Comique. Mme Desbordes était née pour chanter. On l'applaudit au théâtre dans plusieurs rôles importants, et notamment dans celui de Lisbeth, opéra de Grétry, qui portait grand intérêt à la jeune débutante.

Mais à peine s'ouvrait devant elle toute brillante, toute semée d'honneurs et de richesses, la carrière du théâtre, que la jeune Marceline est obligée de l'abandonner. Un amour violent et malheureux — « de peines profondes, » — nous dit-elle, a envahi son cœur, et il en est résulté chez cette nature délicate, cette nature de sensitive, une affection nerveuse; elle est obligée de renoncer au chant.

Cependant, le 4 septembre 1817, Mlle Desbordes épousait, à Bruxelles, François-Prosper Lanchantin, dit *Valmore*, acteur distingué qui a tenu l'emploi des premiers rôles de la tragédie, du drame et de la haute comédie à l'Odéon, au Grand-Théâtre de Lyon, et auquel il n'a manqué pour arriver au plus haut degré de son art qu'un peu de cette agitation de l'âme, de ce feu intérieur, de cette passion enfin qui caractérise le talent de celle qui portait son nom. Mme Valmore ne fut point guérie par cette union. Pourquoi? Il y a là sans doute une histoire, un secret du cœur, qu'elle ne nous a point révélé et dont nous chercherions en vain à déchirer le voile. Elle ne fut point guérie de son affection nerveuse et ne chanta pas; « mais, nous dit-elle, la musique roulant dans ma tête malade en une mesure toujours égale arrangeait mes idées à l'insu de mes réflexions. Je fus forcée de les écrire pour me délivrer de ce frappement..., et l'on me dit que c'était une élégie, le *Pressentiment :*

C'est en vain que l'on nomme erreur
Cette secrète intelligence
Qui, portant la lumière au fond de notre cœur,
Sur des maux ignorés nous fait gémir d'avance.
C'est l'adieu d'un bonheur prêt à s'évanouir,
C'est un subit effroi dans une âme paisible,
Enfin, c'est pour l'être sensible
Le fantôme de l'avenir.

Dès lors Mme Desbordes-Valmore se livra entièrement à son penchant pour la poésie. En 1818, elle publiait, sous le titre de : *Elégies et romances*, son premier recueil de vers.

« Ce sont, dit M. Sainte-Beuve, de doux éclairs du matin, de jolis rayons d'avril, les lilas aimés, le réséda dans sa senteur, et déjà s'exhalent, pourtant, à travers des gémissements tout mélodieux, ces beaux élans de passion désolée qui la mettent tant au-dessus et à part des autres femmes, de celles mêmes qui ont osé chanter le mystère..... Elle est un poëte si instinctif, si tendre, si éploré, si prompt à toutes les larmes et à tous les transports, si brisé et battu par les vents, si inspiré par l'âme seule, si étranger aux écoles et à l'art, qu'il est impossible, près d'elle, de ne pas considérer la poésie comme indépendante de tout but, comme un simple don de pleurer, de s'écrier, de se plaindre, d'envelopper de mélodie sa souffrance. C'est dans la vie réelle, à travers les passions et les épreuves, que ce cœur de femme, sans autre maître que la voix secrète de sa douleur, a, dès l'abord, modulé ses sanglots. » Et ne l'a-t-elle pas dit elle-même :

Je n'ai su qu'aimer et souffrir;
Ma pauvre lyre, c'est mon âme!

Mme Desbordes-Valmore a puisé tout son talent, toute sa science, toute son inspiration en elle-même; elle a prêté l'oreille aux gémissements de son cœur et les a notés; elle a dit, sans se préoccuper de ceux qui l'écoutaient, ses aspirations et ses prières, ses regrets et ses amours; elle a chanté parce que l'harmonie de sa voix lui plaisait, comme le rossignol chante, comme la tourterelle gémit.

Mme Valmore produisit successivement des idylles, des romances, des élégies, des contes et des fables. Dans chacun de ces genres, on retrouve la même source de sensibilité intime, de rêverie profonde qui ont fait quelquefois appeler Mme Valmore l'*André Chénier femme*. A notre avis, les *Idylles* sont ce qu'il y a de plus faible dans l'œuvre du poëte; il est vrai qu'elles datent de 1820 et qu'à cette époque on trouvait encore du charme aux houlettes enrubannées, aux bergers et aux bergères de Florian, aux églogues mignardes de Watteau. C'est dans les *Elégies* surtout que le poëte se révèle, et dans ce genre on n'a, pour citer, que l'embarras du choix. Les trois pièces adressées *à Délie* : l'*Attente*, *A mes enfants*, *Aux enfants qui ne sont plus*, et dans les recueils de *Pleurs* et *Pauvres fleurs*, les pièces intitulées : la *Jalouse*, *Tristesse*, *Abnégation*, *Rêve d'une jeune femme*, *Pardon*, *Croyance*, la *Double image*, et tant d'autres, sont des modèles achevés de grâce, de mélancolie et de doux abandon. Quant aux contes, aux fables, et surtout à ces charmantes pièces dédiées aux enfants, qui ne se rappelle leur aimable et poétique naïveté? Nous ne citerons qu'une strophe d'un de ces chefs-d'œuvre, l'*Oreiller d'une petite fille :*

Cher petit oreiller, doux et chaud sous ma tête,
Plein de plume choisie, et blanc, et fait pour moi!
Quand on a peur des vents, des loups, de la tem-
Cher petit oreiller, que je dors bien sur toi! [pête,

Laissons enfin M. Sainte-Beuve parler des romances de Mme Valmore : « Moins poignantes que certaines élégies, dit-il, ces jolies romances coururent, volèrent du premier jour sur toutes les lèvres de quinze ans, grâce aussi à la musique des plus grands ou des plus aimables compositeurs d'alors : Garat, Paër, en notèrent quelques-unes, mais surtout Pauline Duchambge, née tout exprès, y trouva ses airs les plus agréables, les plus chers aux cœurs et les mieux assortis. Au reste, comme pour tous les succès un peu populaires en ce genre, les choses ont vécu plus que les noms. Ces délicieuses romances : *Douce chimère* et *Vous souvient-il de cette jeune amie?* qui réveillent, pour la génération d'alors, les plus frais parfums de jeunesse et font naître une larme en ressouvenir du printemps, sont encore sues de bien des mémoires fidèles. On a oublié qu'on les doit à Mme Valmore. » Une des romances dont Garat écrivit la musique a pour titre le *Soir*.

En vain l'aurore
Qui se colore
Annonce un jour
Fait pour l'amour.
De ta pensée
Tout oppressée
Pour te revoir
J'attends le soir.

Tout cela cependant n'avait pas suffi à assurer à Mme Valmore une existence indépendante. Il est vrai qu'elle n'avait pas, comme cela se faisait si souvent alors, sollicité les faveurs du gouvernement. Lorsque le duc de Montmorency fut appelé au sein de l'Académie française, il voulut réparer ce qui lui semblait une injustice et un oubli; d'autres ont prétendu qu'il n'avait eu qu'un but, celui de couper court aux quolibets, aux railleries de toute nature dont il était accablé depuis son élection. Quoi qu'il en soit, il offrit à Mme Valmore de partager avec lui le traitement auquel lui donnait droit son titre d'académicien. Mme Valmore jugea la proposition inacceptable; mais le duc ayant obtenu que cette sorte de pension lui serait payée au nom du roi, elle crut pouvoir accepter; on se rappelle que Lucien Bonaparte avait également cédé son traitement d'académicien à Béranger. C'est, du reste, un exemple trop rarement suivi.

Bien longtemps déjà avant sa mort, Mme Valmore était rentrée dans le silence et ne communiquait avec le public qu'à de rares intervalles. Sa dernière publication date de 1843.

Si nous voulions un mot pour résumer notre pensée sur le talent de Mme Valmore, c'est à une femme, poëte comme elle et son amie, que nous le demanderions : « Qu'importe, écrivait Mme Tastu, qu'importe, a-t-on dit du chanteur Garat, que ce ne soit pas un musicien, si c'est la musique elle-même! Qu'importe aussi que Mme Valmore ne soit pas un poëte selon l'art, si elle est la poésie et l'art! » « Qui a lu une fois Mme Desbordes-Valmore, dit de son côté Sainte-Beuve, la relira souvent. Il ne nous appartient pas de lui assigner une place parmi les talents de cet âge; on aime mieux d'ailleurs la goûter en elle-même que la comparer. Son rôle dans la création lui a été donné cruel et simple : toujours souffrir, chanter toujours! Elle n'y a pas manqué; et si, contre l'usage, ses paroles harmonieuses n'ont pas été guérissantes pour elle, elles n'ont pas, du moins, été inutiles à d'autres; elles ont aidé, dans l'ombre, bien des cœurs de femme à pleurer. L'avenir, nous le croyons, ne l'oubliera pas. Tout d'elle ne sera pas sauvé, sans doute; mais dans le recueil définitif des *Poetæ minores* de ce temps-ci, un charmant volume devra contenir sous son nom quelques idylles, quelques romances, beaucoup d'élégies, toute une gloire modeste et tendre. Ce devra être même plus tard, dans le monde éternellement renaissant de la passion, une lecture à jamais vive et pleine de larmes. A part quelques grands poëtes qui soutiendront de l'ensemble de leur œuvre l'assaut du temps, qui de nous oserait en désirer pour lui, en espérer davantage? En lisant Mme Valmore, on se fait à cette idée que la vie, l'amour, la poésie et la gloire ne s'échappent qu'en débris. » Disons à notre tour : ce qui séduit surtout en Mme Desbordes-Valmore, c'est la naïveté de l'inspiration; le chant de cette muse n'est pas de ceux qui essayent de lutter avec le vol de l'aigle, de monter haut, de frapper fort, d'étonner, il est de ceux qui charment et consolent; ce sont des paroles à demi voix, rêveuses, mélancoliques et qui conduisent l'âme au sommeil en la berçant. Dans la prose se retrouvent les mêmes qualités, l'émotion, la finesse de touche, toutes les délicatesses de la femme. M. de Lamartine a écrit : « Les poëtes cherchent le génie bien loin, tandis qu'il est dans leur cœur et que quelques notes bien simples, touchées pieusement et par hasard sur cet instrument monté par Dieu même, suffisent pour faire pleurer tout un siècle. » C'est ainsi que Mme Desbordes-Valmore, se faisant le simple écho de son cœur, a surpris nos larmes.

Mme Desbordes s'est éteinte le 23 juillet 1859, l'année même où l'Académie française lui décernait le prix Lambert affecté à la rémunération du mérite littéraire. La mort l'a surprise dans le pays qui l'avait vue naître et qui rappelait à son cœur de si douloureux souvenirs. Mais dans les âmes de poëte la souffrance se complaît; bien plus, c'est à la condition de souffrir qu'on est poëte, et Mme Desbordes avait dit, en parlant de la maison qui fut le témoin des misères de son enfance :

Je m'en irais, aveugle et sans guide à ta porte,
Toucher le berceau nu qui daigna me nourrir.
Si je deviens âgée et faible, qu'on m'y porte :
Je n'y pus vivre enfant, j'y voudrais bien mourir.

Mme Desbordes-Valmore a laissé : *Elégies et romances* (1818, in-12); *Album du jeune âge*, poésies (1820); *Elégies et poésies nouvelles* (1824, in-18); *Poésies inédites* (1829, in-18); les *Pleurs*, poésies (1833, in-8o); *Pauvres fleurs!* poésies (1839, in-8o); *Contes en vers pour les enfants* (1840, in-8o); l'*Inondation de Lyon*, poésie (1840); *Banquets et prières*, poésies (1843, in-8o). On a d'elle plusieurs romans : l'*Atelier d'un peintre* (1833, 2 vol. in-8o); *Une raillerie de l'amour* (1833); le *Salon de lady Betty* (1836, 2 vol. in-8o); *Violettes nouvelles* (1839, 2 vol. in-8o); *Contes en prose pour les enfants* (1840, in-12); les *Anges de la famille* (1850, in-18); couronné par l'Académie française; *Jeunes têtes et jeunes cœurs* (1855, in-18). Elle a été, en outre, collaboratrice de la *Muse française*, du *Musée des familles*, du *Conteur* (1833), de la *Couronne de fleurs* (1837). Elle a écrit de nombreuses pages pour le *Cent et un*, les *Femmes de Shakspeare*, le *Keepsake parisien*, le *Journal des jeunes personnes*, les *Beautés de Walter Scott*, etc. etc.

— Mme Desbordes avait une fille, mélancolique et gracieux poëte comme sa mère, mais à qui la mort coupa les ailes lorsqu'elle commençait à peine à les déployer. V. LANGLOIS.

DESBORS DES DOIRES (Olivier), écrivain et oratorien français, né vers 1650, mort à Paris vers 1705. Il se livra avec succès à la prédication et composa deux ouvrages : *De la meilleure manière de prêcher* (Rouen, 1700), et la *Science du salut* (1701).

DESBOULMIERS (Jean-Augustin-Julien), écrivain français, né à Paris en 1731, mort en 1771. Après avoir été soldat, il chercha une position en Allemagne, ne put en trouver une à son gré, et revint à Paris où il publia coup sur coup de nombreux ouvrages. Nous citerons : *Epître à un jeune prince* (1760, in-8o); *Honni soit qui mal y pense* ou *Histoire des filles du* XVIIIe *siècle* (Paris, 1761, 2 parties in-12; réimprimé en 1769, 6 parties in-12); les *Soirées du Palais-Royal* ou les *Veillées d'une jolie femme* (Paris, 1762, in-12); le *Bon seigneur*, opéra-comique en 1 acte (Paris, 1763); *Rose* ou les *Effets de la haine, de l'amour et de l'amitié* (Paris, 1765, 2 vol. in-12), réimprimé sous le titre de l'*Education de l'Amour* (1769, 2 parties, in-12); *De tout un peu* ou les *Amusements de la campagne* (Paris, 1766-1768, 2 vol. in-12), recueil de contes en prose; *Mémoires du marquis de Solanges* (Paris, 1766, 2 vol. in-12); *Pensées philosophiques, morales, critiques, littéraires et politiques de M. Hume* (Paris, 1767, in-12); *Toinon et Toinette*, comédie en 2 actes, mêlée d'ariettes (Paris, 1767); *Histoire anecdotique et raisonnée du Théâtre-Italien, depuis son rétablissement jusqu'à l'année* 1769 (Paris, 1769, 7 vol. in-12); *Histoire du théâtre de l'Opéra-Comique* depuis 1712 jusqu'à 1761 (Paris, 1769, 2 vol. in-12); la *Morale du théâtre* (Paris, 1768, 2 vol. in-12); *Trapue, reine de Topinamboux*, ou la *Maîtresse-femme, conte allégorique* (Paris, 1771, in-12); le *Bon fils* ou *Mémoires du comte de Samarande* (Paris, 1769, 4 parties in-12).

« Desboulmiers, dit M. A. Jadin dans un petit article biographique, a composé aussi quelques poésies, mais elles ne méritent pas d'être citées. »

DESBROSSES (Jeanne DELARUE, veuve de Jean LEBLOND, dit **Desbrosses**, connue au théâtre sous le nom de), sociétaire de la Comédie-Française, née en 1657, morte en 1722. Elle se livra de bonne heure à sa vocation pour le théâtre, et s'exerça sur plusieurs scènes de province avant de songer à venir à Paris. Elle tenait alors l'emploi des premiers rôles tragiques. Elle débuta à la Comédie-Française en 1684, par le rôle de Clytemnestre dans l'*Agamemnon* de Boyer. Son succès fut d'abord fort médiocre; mais à la retraite de Mme Lagrange, qui eut lieu en 1692, elle se vit libre d'abandonner la tragédie, qui ne convenait point à ses moyens, et de s'attacher aux rôles comiques, qu'elle remplit pendant vingt-six ans avec beaucoup de naturel et de vivacité. Le parterre, qui d'abord montrait beaucoup de froideur à l'égard de Mme Desbrosses, fut agréablement surpris en la voyant déployer en peu de temps le talent d'une excellente actrice, et la goûta tellement, qu'il la vit à regret demander sa retraite et l'obtenir en 1718. Voici la liste des principales créations de cette artiste : la comtesse, du *Joueur;* Mme Grognac, du *Distrait;* la veuve, du *Double veuvage;* enfin Mme Patin, du *Chevalier à la mode*, où elle se fit particulièrement remarquer.

DESBROSSES (Marie BARON, dite Mlle), sociétaire de la Comédie-Française, née en 1708, morte en 1742. Elle était fille d'Etienne Baron, et petite-fille du célèbre Michel Baron; c'est dire que, dès son enfance, elle rêvait les succès du théâtre. Son aïeul était encore à la Comédie-Française lorsqu'elle y débuta, le 19 octobre 1729, par le rôle de Célimène du *Misanthrope*. Elle joua ensuite ceux d'Almire dans *Tartufe* et de Célie dans le *Jaloux désabusé*, et obtint un succès si brillant, qu'ayant été appelée à la cour pour représenter la femme d'Orgon, le 10 novembre suivant, elle fut reçue le même jour à demi-part. Malgré ce succès, et malgré celui qu'elle obtint dans le rôle de la reine de Lombardie, dans le *Divorce* ou les *Epoux mécontents*, comédie en 3 actes et en vers, d'Avisse, qui fut représentée le 29 avril 1730, elle se retira le 3 mai suivant. On n'a jamais connu le motif exact d'une éclipse aussi subite. Le 12 novembre 1736, Mlle Desbrosses obtint un ordre de la cour qui l'autorisait à rentrer sans début. Le public ne lui tint pas rigueur et l'accueillit comme l'enfant prodigue ou mieux comme un enfant gâté. Mlle Desbrosses ne jouit pas longtemps des applaudissements du parterre; elle mourut à trente-quatre ans, en pleine beauté.

DESBROSSES (Marie), actrice française de la Comédie-Italienne et de l'Opéra-Comique, née à Paris en 1764, morte en mars 1856. Elle était fille de Robert Desbrosses, acteur, instrumentiste et compositeur, à qui l'on doit la musique d'un opéra en un acte, les *Trois déesses rivales*, exécuté aux Italiens en 1788. Marie Desbrosses, à peine âgée de six ans, allait chanter devant le roi Louis XV, où l'accompagnait le jeune Lefebvre, frère de Mme Dugazon, violoniste, qui, plus tard, devint un des plus habiles chefs d'orchestre de l'Opéra-Comique. Elle débutait en même temps dans les rôles d'enfant à la Comédie-Italienne, alors située rue Mauconseil, sous les yeux de son père, un des pensionnaires de ce théâtre. Les leçons de Caillot, de Clairval, de Laruette, de Trial et de Mme Favart ne lui firent pas défaut; elle en profita, ainsi que des conseils de Sedaine, de Monsigny, de Philidor et de Grétry. Attachée pendant cinquante-huit ans aux diverses sociétés qui ont exploité le genre national de l'opéra-comique, elle a tenu successivement l'emploi des petites filles, celui des *travestis*, celui des amoureuses, appelées à cette époque *Dugazon-Corsets*. C'était alors pour les amateurs *la petite* Desbrosses; plus tard elle aborda les mères Dugazon, les soubrettes et enfin les duègnes. Notre siècle ne l'a guère connue que dans ces rôles *mûrs*, où son humeur aimable et douce lui gagnait tous les suffrages. Depuis 1812, époque où Mme Gontier avait pris sa retraite, jusqu'à la fin de sa carrière dramatique, Marie Desbrosses s'était consacrée spécialement aux *caractères* et aux duègnes, d'autant plus lourds à porter qu'il n'était pas facile de faire oublier avec quelle supériorité Mme Gontier les avait interprétés avant elle. Mais là encore elle montra ce qui distinguait surtout son talent : le naturel; ajoutons qu'elle conserva toujours la fraîcheur, la netteté, la sonorité de sa voix. Très-plaisante dans le rôle de la comtesse de Clissanville, la vieille coquette des *Voitures versées*, elle était parfaite dans la *Bergère châtelaine*, le premier succès d'Auber (1820). Son nom reste attaché au souvenir de la *Fête du village voisin*, de la *Jeune femme colère*, des *Maris garçons*, de la *Journée aux aventures*, de *Lully et Quinault*, de la *Dame blanche*, de *Jadis et aujourd'hui*, de *Fanfan et Colas*, de la *Caverne*, du *Traité nul* et de *Ma tante Aurore*. En 1823, Marie Desbrosses donna sa représentation de retraite; mais, cédant aux instances de l'autorité et aux sollicitations de ses camarades, elle consentit à prolonger de quelques années une carrière qui comptait déjà un demi-siècle passé de services assidus; ce ne fut qu'en 1829 qu'elle abandonna définitivement la scène de ses succès. Elle avait alors soixante-cinq ans.

— Sa sœur, Mlle Eulalie DESBROSSES, a brillé à la Comédie-Française dans l'emploi des soubrettes pendant vingt ans, jusqu'en 1814. Elle n'avait ni la force comique de Mlle Devienne, ni le piquant de Mlle Contat; mais elle y suppléait par beaucoup de finesse. On l'a surtout applaudie dans le rôle de Dorine du *Tartufe*. Une des signataires de l'acte de société des comédiens français, du 22 germinal an XII, elle a joui, à titre de sociétaire, d'une pension de retraite de 4,000 francs, jusqu'à sa mort, arrivée en 1853.

DESBROSSES, corsaire français, né à Nantes. Il se fit remarquer par son intrépidité dans les guerres maritimes de la République. En brumaire an V, il sortait de la Loire avec la *Musette* et amarinait un brick charbonnier anglais de 250 tonneaux, nommé l'*Océan*. Trois jours plus tard, il s'emparait de deux autres bâtiments ennemis, le *Jeune-Jackson* et le *Crémone*. Ayant remis à la mer presque aussitôt, il avait à peine gagné le large qu'on signala la *Betsy*, gros trois-mâts anglais, armé de seize canons. La *Musette* était bien loin d'avoir une aussi redoutable artillerie; cependant Desbrosses, sans hésiter un instant, engagea l'action avec vigueur, et, après avoir criblé son adversaire, l'enleva à l'abordage. En nivôse de la même année, la *Musette* fit encore deux prises considérables : un bâtiment anglais de 200 tonneaux, qui fut vendu 150,000 francs, et un autre bâtiment anglais, l'*Industrieuse*, qui revenait de la pêche à la morue avec un très-riche chargement. Malheureusement la *Musette* fut rencontrée et attaquée à son tour, le 12 prairial an VI, par une grosse frégate de guerre anglaise, qui la contraignit à se rendre après la plus vive et la plus honorable résistance. Le brave Desbrosses fut jeté avec ses officiers et ses matelots sur un ponton, où il reçut les plus indignes traitements, sans qu'on eût le moindre égard pour son intrépide valeur.

DESBUISSON (Prosper), architecte français, né à Lacapelle (Aisne) en 1816. Il suivit les cours de l'Ecole des beaux-arts, et remporta le grand prix en 1844. Depuis 1852, il est sous-inspecteur au palais de Saint-Cloud. M. Desbuisson a envoyé à l'Exposition de 1855 sept dessins, représentant les *Propylées d'Athènes*, qu'il avait exécutés à la suite d'un voyage en Grèce.

DESBUREAUX (Charles-François, baron), général français, né à Reims en 1755, mort à Paris en 1835. Soldat, puis huissier-priseur avant la Révolution, il fut nommé capitaine de la garde nationale de sa ville natale, en 1792, se distingua aux armées du Nord et de la Moselle, et obtint, en 1794, le grade de général de division. Desbureaux prit part à l'attaque de Charleroi, débloqua Landau, se conduisit brillamment à l'affaire du pont de Consarbruck, se battit en Vendée et reçut, en 1802, un commandement dans l'expédition de Saint-Domingue. Créé baron en 1809, il commanda la 7e division militaire sous l'Empire, sous la première Restauration, pendant les Cent-Jours, et fut mis à la retraite en 1815.

DESCABEZADO, pic volcanique de la chaîne centrale des Andes du Chili, à environ 220 kilom. S.-E. de Santiago, par 35o de latitude S.; altitude, 6,400 mètres. C'est sur ce pic que prend naissance une rivière nommée d'abord Descabezado, puis, après un certain parcours, Tungayan. Le Descabezado est la plus haute montagne du Chili.

DESCALANGÉ, ÉE adj. (dè-ska-lan-jé). Contumace. ‖ Vieux mot.

DESCALIS (François), poëte français, né à Aix (Provence) au XVIe siècle. « Il a écrit dans le goût de Ronsard, nous dit une notice, et, comme il arrive toujours, il a exagéré les défauts du maître. Le style de Descalis fourmille de néologismes, de locutions surannées, et il est d'une prolixité insupportable. » On a de lui la *Lydiade*, poëme en 7 chants, où sont racontées les amours d'Alceste et de Lydie (Tournon, 1602, in-12); à la suite sont quelques petits poëmes tirés de la Fable, savoir : la *Mort d'Icare*, *Mars amoureux*, la *Nymphe Echo rendue muette par Junon*, *Céphale déguisé pour surprendre sa femme Procris*, la *Métamorphose de Myrrhe* et la *Vengeance que son fils Adonis en tira*. De ridicules enthousiastes applaudirent ce fatras soi-disant poétique, et allèrent jusqu'à dire que la *Lydiade* valait mieux que l'*Iliade*.

DESCALORINÈSE s. f. (dè-ska-lo-ri-nè-ze). Pathol. Nom donné aux maladies qui sont attribuées à une diminution de la chaleur ani-

male. ‖ Ce mot barbare n'est-il pas une fausse leçon pour DESCALORINOSE? Il serait alors encore hybride et irrégulier; mais, sous la forme que lui donnent les dictionnaires, il est dépourvu de sens.

DESCAMISADO s. m. (dé-ska-mi-za-do — mot espagn. qui signif. *dépourvu de chemise*). Hist. Nom qui fut donné en Espagne aux membres du parti libéral de 1820 à 1823.

— **Encycl.** Hist. Cette qualification qui, au propre, s'applique en Espagne aux gueux, aux mendiants, aux pouilleux qui pullulent sur ce sol béni de l'inquisition, et pour qui elle est loin d'être une métaphore, a été donnée comme injure et terme de mépris aux libéraux qui tentèrent de faire la révolution de 1820; c'est ainsi que chez nous on donna le nom de *sans-culottes* aux républicains qui avaient pris le plus activement part à la grande épopée de 1789. Comme les gueux flamands, comme les sans-culottes français, les *descamisados* acceptèrent le sobriquet, s'en parèrent, et, par leur triomphe, renvoyèrent à leurs ennemis le ridicule dont ceux-ci avaient les premiers voulu les couvrir.

On sait dans quelle circonstance eut lieu la tentative de régénération constitutionnelle, et quelle en fut la triste issue. Les Espagnols, las de la tyrannie absurde et sanguinaire de l'imbécile Ferdinand VII, voulurent le forcer à réunir les cortès et à revenir à la constitution de 1812, qu'il avait jurée pour la violer aussitôt. Les généraux mis à la tête du mouvement, au commencement de 1820, ayant trahi leurs complices et les ayant lâchement arrêtés d'abord, le mouvement avorta; mais il fut bientôt repris avec plus de succès sous les inspirations de Riego, dont le nom est resté immortel dans les fastes du patriotisme espagnol. Animées par l'exemple de ces courageux patriotes, les provinces se soulevèrent les unes après les autres, et bientôt Ferdinand VII se vit obligé de capituler dans Madrid, de jurer la constitution et de réunir les cortès. Cette révolution constitutionnelle, si bien commencée, se suicida par suite de la division du parti vainqueur. Les *descamisados* se fractionnèrent et se divisèrent, au lieu de s'unir contre l'ennemi commun, et passèrent en disputes et en vaines paroles un temps qu'il eût fallu consacrer à l'action. La seconde cause pour laquelle la révolution de 1820 ne réussit pas fut la résistance qu'elle trouva dans certaines classes de la société, résistance passive de la part des riches, résistance active et passionnée de la part des moines. Dans tous les pays, lorsque ceux qui possèdent voient l'établissement d'un ordre de choses qui ne leur convient pas, ils ferment leur bourse, certains d'en avoir raison par la misère et la famine. Ainsi firent les riches espagnols. Quant aux moines espagnols, leur propagande fut autrement active; menacés dans leur existence, si la nation devenait libre et éclairée, ils soufflèrent le feu de la discorde et allumèrent la guerre civile et religieuse; ils rassemblèrent tous les mendiants, les paresseux, les fanatiques, leur mirent des armes dans les mains et les lâchèrent, avides de pillage et de ruine, sur les plus belles provinces de l'Espagne, sous le prétexte de délivrer le roi des mécréants qui le détenaient. Les puissances européennes s'émurent de cet état de la péninsule ibérique; elles s'en occupèrent d'autant plus, que deux mouvements identiques avaient tenté, mais en vain, de se faire jour en Piémont et à Naples. Il importait d'étouffer au plus tôt ces aspirations libérales que la Sainte-Alliance croyait avoir détruites pour jamais. La France fut le gendarme chargé d'exécuter cette décision; la Restauration, qui avait juré la charte, passa les Pyrénées pour rétablir le gouvernement absolu, et Chateaubriand regarda comme son plus bel ouvrage cette guerre inique et insensée. Le duc d'Angoulême fit une promenade triomphale jusqu'à Madrid, où il établit une régence dont le premier soin fut de pendre, de torturer, d'emprisonner, non-seulement tout ce qui avait appartenu aux *descamisados*, mais encore tout ce qui était soupçonné de n'avoir pas été leur ennemi mortel. Le roi Ferdinand VII avait juré de nouveau fidélité à la constitution et promis l'amnistie; mais son premier soin fut de renier solennellement sa parole, de se jeter de nouveau dans les bras des moines, et de livrer l'Espagne à la fureur de l'inquisition. L'ordonnance suivante, rendue par lui, fera voir de quelle manière barbare et honteuse à la fois sévit la réaction.

« Sa Majesté, ne pouvant voir avec indifférence l'abus notoire et honteux que font les révolutionnaires de sa clémence naturelle, au mépris de sa dignité et au scandale de l'Europe, se voit forcée de faire violence à la bonté de son cœur, et, d'après l'avis de son conseil suprême de guerre, elle veut et ordonne ce qui suit : Tous ceux qui, depuis le 1er octobre 1822, se sont déclarés ou se déclareront, par des faits quelconques, ennemis des droits légitimes du trône ou partisans de la prétendue constitution de Cadix; tous ceux qui écriront des brochures ou des journaux tendant à la même fin; tous ceux qui oseront proférer des cris d'alarme et de subversion, tels que vive Riego! vive la constitution! mort aux serviles! mort aux tyrans! vive la liberté! vive les *descamisados!* seront tenus pour coupables de lèse-majesté, et comme tels sujets à la peine de mort. La même peine atteint les francs-maçons, comuneros, *descamisados* et autres sectaires, qui doivent être considérés comme ennemis de l'autel et du trône; leurs biens seront en outre confisqués au profit du trésor royal. Ceux qui, dans les lieux publics, parleront contre la souveraineté du roi ou en faveur de la constitution abolie, dans le cas où leurs discours ne produiraient aucun acte formel, seront condamnés de quatre à dix ans de galères. L'ivresse ne sera point admise comme excuse, quand il sera prouvé que ce vice est une habitude du délinquant. Tout Espagnol, de quelque classe, qualité et distinction qu'il soit, sera soumis aux peines ci-dessus, d'après le jugement des commissions militaires exécutives. » Tous les *descamisados*, qui formaient la partie intelligente et forte de la nation, furent emprisonnés, exilés, envoyés aux présides, et l'Espagne retomba pour un demi-siècle dans l'abîme de l'absolutisme et de l'ignorance. La révolution de 1868 l'en fera-t-elle définitivement sortir?

DESCAMPS (Jean-Baptiste), peintre français, né à Dunkerque en 1714, mort à Rouen en 1791. Il étudia sous Coypel, son oncle maternel, et sous Largillière, travailla pour les tableaux du *Sacre de Louis XV*, retraça les circonstances du voyage de ce prince au Havre dans une suite de dessins qui ont été gravés par Lebas, ouvrit à Rouen une école de dessin et obtint la formation d'une école gratuite, dont il fut le directeur. Il a laissé une *Vie des peintres flamands, allemands et hollandais* (Paris, 1753-1763, 4 vol. in-8°), mal écrite, mais contenant d'intéressants détails, et un *Voyage pittoresque de la France et du Brabant* (Paris, 1769, in-8°). Il est plus célèbre par ces deux ouvrages que par ses tableaux, pour la plupart dans le genre flamand.

DESCAMPS (Jean-Baptiste-Marc-Antoine), peintre français, fils du précédent, né à Rouen en 1742, mort en 1836 dans la même ville, où il fut conservateur du musée de 1809 à 1832. On lui doit : *Notice historique sur Descamps* (Rouen, 1807, in-8°); *Catalogue raisonné des tableaux exposés au musée de Rouen* (Rouen, 1809, in-12), souvent réimprimé; *Notice biographique sur J.-J. Lebarbier, peintre d'histoire* (1826), etc.

DESCARS ou **D'ESCARS** (Jean-François DE PÉRUSSE, duc), général français, maître d'hôtel de Louis XVIII, issu d'une ancienne famille du Limousin, né en 1747, mort en 1822. Il servit successivement dans la marine et dans l'armée de terre, devint colonel en 1774, fut nommé cette même année maître d'hôtel du roi en survivance et reçut le grade de maréchal de camp en 1783. Lorsque éclata la Révolution, Descars suivit les frères du roi dans l'émigration, fut chargé par le comte de Provence de missions diplomatiques en Suède (1791), puis à Berlin, servit pendant quelque temps dans l'armée prussienne et obtint, en 1805, l'autorisation de rentrer en France. Sa femme, née de La Ferrière, ayant parlé à plusieurs reprises avec une grande liberté de langage de Napoléon et de sa cour, reçut un ordre d'exil pour les îles Sainte-Marguerite, qu'il lui fut permis au bout de quelque temps de quitter pour habiter une terre qu'elle possédait en Touraine. Enfin les Bourbons revinrent en France, et Louis XVIII, qui appréciait les connaissances gastronomiques du duc Descars, le nomma, outre ses titres de lieutenant général et de pair de France, premier maître d'hôtel du roi, fonctions qu'il remplit jusqu'à sa mort. A partir de ce moment, le duc fut uniquement occupé à inventer tout ce qui pouvait flatter la sensualité gastronomique de son maître, et rien n'était comparable à la magnificence et à l'entente parfaite des dîners diplomatiques auxquels il présidait. « On raconte, dit Durozoir, qu'après avoir, de concert avec son royal patron, inventé je ne sais quel nouveau mets des plus excitants pour l'estomac, le premier maître d'hôtel et Louis XVIII s'en régalèrent avec tout l'appétit des héros d'Homère. L'estomac royal ne fléchit point; mais il n'en fut pas de même de celui du malheureux duc, qui succomba quelques jours après. Louis XVIII, en témoignant son regret de cette perte, s'écria avec une sorte de vanité triomphante : « Ce pauvre Descars! j'ai pourtant l'estomac » meilleur que lui! »

DESCARS ou **D'ESCARS** (Amédée-François-Régis DE PÉRUSSE, duc), général français, fils du précédent, né à Chambéry en 1790. Il passa sa jeunesse à l'étranger, rentra en France avec les Bourbons et, sous le régime renaissant du bon plaisir, se vit, par droit de naissance, mis à la tête d'un régiment. Le nouveau colonel fit ses premières armes sous le duc d'Angoulême, pendant la campagne royaliste de 1815, qui eut un malheureux dénoûment à l'affaire du Pont-Saint-Esprit. Il se rendit ensuite en Espagne, d'où il revint avec le grade de maréchal de camp, que lui avaient valu ses légères prouesses. En 1822, il succéda à son père, le général Descars, comme pair de France. L'année suivante, il retourna en Espagne, mais cette fois avec l'armée expéditionnaire, qui allait rendre aux Espagnols le bienheureux régime de l'absolutisme, et il prit part à la prise du Trocadero. Il n'en fallut pas davantage pour que M. Descars, un des plus brillants héros de la cour et des plus choyés, reçût de Louis XVIII les épaulettes de lieutenant général, le cordon de grand officier de la Légion d'honneur et le titre de duc. Lorsque éclata la révolution de 1830, le duc Descars faisait partie de l'expédition d'Alger et commandait une division. Il se démit de ses fonctions, se rendit auprès de Charles X et suivit son maître à Holyrood et à Frohsdorff. Vers 1840, le duc Descars se décida à revenir en France. Il y a vécu depuis dans la retraite, à l'écart des affaires publiques, fidèle à sa cause, et se bornant à être un des champions les plus considérables du parti légitimiste.

DESCARTES (René), illustre philosophe français, chef de l'école spiritualiste moderne, né à La Haye, en Touraine, le 31 mars 1596, mort à Stockholm le 11 février 1650. Sa famille était originaire de Bretagne et tenait un certain rang dans la noblesse de second ordre. Comme Pascal et plusieurs autres grands hommes, chez qui la douleur physique provoqua un développement anomal du système nerveux, il était d'une complexion faible et maladive. Les jésuites du collége de La Flèche, où il fit ses études, durent modérer son ardeur au travail dans l'intérêt de sa santé. Alors comme de nos jours les études classiques avaient pour complément nécessaire un cours de philosophie. La méthode scolastique, en usage de nos jours encore dans les séminaires et les congrégations religieuses, était alors dans tout son éclat. Descartes conçut de prime abord pour elle un dégoût insurmontable. Heureusement les sciences exactes lui offrirent un dédommagement, et il s'y adonna au détriment du syllogisme. Au sortir des mains des jésuites, son premier soin fut de se défaire de ses livres. « J'ay été nourry, dit-il (*Traité de la méthode*, p. 4, édit. de 1668, in-4°; Paris, Bobin et Legras), aux lettres dès mon enfance, et pour ce qu'on me persuadoit que par leur moyen on pouvoit acquérir une connoissance claire et assurée de tout ce qui est utile à la vie, j'avois un extrême désir de les apprendre. Mais si tost que j'eus achevé tout ce cours d'estudes, au bout duquel on a coustume d'estre receu au rang des doctes, je changeay entièrement d'opinion; car je me trouvois embarrassé de tant de doutes et d'erreurs qu'il me sembloit n'avoir fait d'autre profit en taschant de m'instruire, sinon que j'avois descouvert de plus en plus mon ignorance. Et neantmoins j'estois en l'une des plus célèbres escoles de l'Europe, où je pensois qu'il devoit y avoir de sçavans hommes s'il y en avoit en aucun endroit de la terre; j'y avois appris tout ce que les autres y apprenoient, et même, ne m'estant pas contenté des sciences qu'on y enseignoit, j'avois parcouru tous les livres traictant de celles qu'on estime les plus curieuses et les plus rares qui avoient pu tomber entre mes mains. » Il n'ignore pas que ses condisciples, de même que ses maîtres, ont de lui une très-bonne opinion; il voit le XVIIe siècle aussi florissant que n'importe quel siècle antérieur. Il est donc aussi avancé que qui que ce soit à son époque, et pourtant il ne sait rien. Il estime que ses contemporains sont dans le même cas, parce qu'ils passent leur vie à lire et à acquérir de l'érudition. C'est une bonne chose, mais il n'en faut pas abuser. Il est bon de lire de l'histoire, « de sçavoir quelque chose des mœurs de divers peuples, afin de juger des nostres plus sainement et que nous ne pensions pas que tout ce qui est contre nos modes soit ridicule et contre raison, ainsi qu'ont coustume de faire ceux qui n'ont rien veu. Mais lorsqu'on emploie trop de temps à voyager, on devient enfin estranger en son païs, et lorsqu'on est trop curieux des choses qui se pratiquoient aux siècles passez, on demeure ordinairement fort ignorant de celles qui se pratiquent en cettuy-cy. » C'est pourquoi il prit la résolution de laisser là les livres où il avait étudié et les doctrines qu'on lui avait enseignées et de reconstruire par le propre effort de son esprit le monde et la science. Il lui fallait une méthode, il entreprit d'en créer une; mais, en attendant, il espérait beaucoup du temps et de l'expérience, et il se mit à voyager. C'était en 1616, et Descartes n'avait que vingt ans. On ne voyageait pas alors comme de nos jours; les moyens de communication étaient rares et peu commodes. Descartes se fit soldat. C'était un procédé sûr, car la guerre était permanente, les troupes étaient toujours en marche. Il ne faudrait pas croire qu'un motif autre que le désir de voyager lui eût fait choisir cette carrière, et qu'un penchant quelconque dût faire de lui un guerrier. Il se charge lui-même, dans une de ses lettres, de prévenir toute erreur à cet égard : « Bien que la coustume, dit-il, et l'exemple fassent estimer le mestier de la guerre comme le plus noble de tous, pour moy, qui le considère en philosophe, je ne l'estime qu'autant qu'il vaut, et même j'ay bien de la peine à luy donner place entre les professions honorables, voyant que l'oisiveté et le libertinage sont les deux principaux motifs qui y portent aujourd'hui la plupart des hommes. » Il servit d'abord sous les ordres du prince Maurice de Nassau. Le prince Maurice aimait les mathématiques et les mathématiciens, et c'est là sans doute ce qui attira Descartes vers lui. Les deux années de pleine paix qu'il passa cette fois en Hollande y furent surtout employées par lui dans le commerce des savants qu'il rencontrait à la cour du prince. Un jour qu'il était en garnison à Bréda, une affiche écrite en flamand et autour de laquelle la foule était groupée attira ses regards. C'était l'énoncé d'un problème de géométrie qu'on proposait à résoudre. Descartes, qui ne comprenait pas le flamand, se fit expliquer de quoi il s'agissait. Celui auquel il s'adressa, et qui n'était autre que le mathématicien Beekmann, principal du collége de Dort, trouva la question fort étrange de la part d'un militaire; il y répondit avec le ton pédantesque et l'air de supériorité habituels aux savants en *us*, et Descartes, blessé dans son amour-propre, lui promit la solution du problème, qu'il lui apporta dès le lendemain.

Descartes quitta le service de la maison d'Orange après l'odieuse exécution de Barneveldt et se mit à voyager en Allemagne (1619). Il servit dans les troupes du duc de Bavière, mais toujours en philosophe; les quitta à Ulm, où il se lia d'amitié avec Jean Faulhaber, professeur de mathématiques, qu'il étonna par son savoir, et les rejoignit peu de temps après (1620) pour les quitter de nouveau et passer (1621) en Hongrie sous les ordres du comte de Bucquoy. A la mort de ce dernier, arrivée peu de temps après, il abandonna définitivement le service des armes et parcourut en simple curieux une partie de l'Allemagne du Nord; après quoi, s'étant embarqué à Hambourg pour revenir en Hollande, il lui arriva en mer une aventure qui faillit lui coûter la vie. Les matelots du bord, témoins de son humeur placide, le prenant pour un homme dont il serait facile d'avoir raison, car il n'était accompagné que d'un domestique français, complotèrent de le tuer et de le voler. Croyant ne pas être compris de lui, ils délibéraient en sa présence sur le moyen le plus commode d'opérer, quand Descartes, tirant son épée, leur imposa tellement par son attitude qu'ils n'osèrent exécuter leur dessein.

Après un séjour assez prolongé en Hollande qu'il parcourut en détail, Descartes visita la France, la Suisse, le Tyrol et l'Italie; puis, désormais en possession d'une expérience rudement acquise, il se décida à n'être qu'un penseur. Il valait mieux, disait-il, être spectateur qu'acteur dans ce monde, où la plupart des hommes ne lui paraissaient pas occupés à des travaux bien sérieux. Ni le pouvoir ni la renommée n'exerçaient sur lui d'influence, et l'on peut avancer sans risque d'erreur que, s'il a acquis de la gloire, il n'y a pas songé de son vivant. Il voulait penser pour lui-même et n'avait nulle envie de rien publier.

Le séjour de la France offrait des inconvénients : c'était le moment où Richelieu étendait sa main de fer sur le royaume, et Descartes ne se serait pas senti à l'aise sous le joug de cet homme. Il préféra retourner en Hollande (1629) où aucun œil inquisiteur ou hostile ne veillerait sur ses démarches et ses travaux. A cette époque, l'objet de la philosophie était encore mal déterminé. Ce n'était pas seulement la science de l'esprit humain, c'était encore celle de la nature. Les sciences exactes et les sciences physiques en faisaient partie : la médecine n'en était pas même exclue. Descartes s'occupa de ces divers objets en même temps. Il rêvait de refaire toute l'économie de nos connaissances et de les réorganiser d'une façon systématique. Toutefois la métaphysique, l'anatomie, la chimie et l'astronomie tenaient le premier rang dans ses préoccupations. Il avait conçu depuis longtemps et exécuté déjà pour la plus grande partie un ouvrage considérable, le *Monde*, qui devait renfermer toutes ses recherches sur la géométrie, la physique et la philosophie. Mais il redoutait de se mettre en opposition avec l'enseignement de l'Eglise, et l'avis de la condamnation de Galilée le retint. « Je sais bien, dit-il dans une lettre à Mersenne, que les sentences prononcées par le tribunal de l'inquisition ne font pas loi en matière de dogme et qu'il faut premièrement que le concile y ait passé; mais je ne suis point si amoureux de mes pensées que de vouloir me servir de telles exceptions pour avoir le moyen de les maintenir. » Les bûchers se rallumaient alors un peu partout; mais rien n'autorise à dire que la crainte seule des persécutions ait déterminé Descartes à la suppression de son ouvrage de prédilection, puisqu'il est resté toujours et partout, même en Suède, fidèle à la foi catholique, de son plein gré et sans arrière-pensée. Il fit faire toutefois quelques démarches près de la cour de Rome, pour se mettre en sûreté dans le cas où il publierait son *Monde*, mais il renonça à ce projet, et cet ouvrage ne fut publié que dix-sept ans après sa mort. En 1636, sollicité par tous ses amis, qui ne pouvaient se consoler de la suppression du *Monde*, il fit parvenir au P. Mersenne, à Paris, pour obtenir le privilége du roi, son immortel ouvrage des quatre traités, comprenant le *Discours de la méthode*, la *Dioptrique*, les *Météores* et la *Géométrie*. Sa réputation était déjà si grande, que le privilége lui fut accordé « pour faire imprimer non-seulement les quatre traités dont il étoit question, mais encore tout ce qu'il avoit écrit jusque-là et tout ce qu'il pourroit écrire dans la suite, en telle part que bon lui sembleroit, dedans et dehors le royaume de France; et le public lui auroit l'obligation des inventions qu'il auroit à publier (1637). » La *Dioptrique* souleva quelques objections de la part de Fermat, à qui Mersenne avait envoyé l'ouvrage avec prière de formuler une opinion. Fermat, pour se donner un titre près de Descartes, écrivit les deux excellents petits traités : *De maximis et minimis*, et *De inventione tangentium linearum curvarum*, et les adressa à Descartes, qui eut le tort d'en juger trop précipitamment d'une manière défavorable; il en résulta une discussion assez vive, qui fut changée bientôt en querelle par l'aigreur que Roberval, ami de Fermat, apporta dans la dispute. Le débat fut solennellement porté au tribunal de quatre arbitres : Roberval et Pascal le père, pour Fermat; Desargues et Mydorge pour Descartes. Mais Fermat, qui n'aimait pas la guerre, y mit bientôt fin en faisant les premières avances. Ce fut à cette époque que le P. Mersenne inventa la roulette ou cycloïde. Descartes en trouva la tangente par cette règle si simple qui a constitué depuis l'une des bases de la théorie du centre instantané de rotation. A partir de cette époque Descartes ne s'est plus occupé de géométrie; il convient donc de placer ici l'étude de ses travaux scientifiques.

Le premier ouvrage de Descartes, le *Monde*, ne nous est pas parvenu tel qu'il avait été conçu d'abord : Descartes en a détaché les meilleures parties, qui ont paru sous des titres divers; ce qui en est resté ne contient guère que ses théories cosmiques sans aucun fondement, qui, après avoir excité pendant quelque temps une admiration immodérée, ont ensuite servi de prétexte aux critiques les plus amères. Le XVIIIe siècle a été injuste envers Descartes : l'homme est ainsi fait qu'il ne peut supporter le doute en quelque matière que ce soit; or, les découvertes de Copernic, de Tycho-Brahé et de Kepler ayant renversé toutes les idées cosmogoniques anciennes, les *tourbillons* de Descartes devaient nécessairement éclore dans quelque tête. L'auteur a fait tort à sa gloire en se chargeant prématurément de résoudre toutes les questions qui surgissaient des récentes découvertes; mais qui pourrait dire que le bruit immense qui se fit autour des questions qu'il avait soulevées ne servit pas à fixer la destinée de Newton? Les erreurs de Descartes ont, en tout cas, fait couler plus d'encre que de sang; c'est au moins une atténuation à sa faute. Les recherches que fit Descartes en anatomie n'ont plus aujourd'hui aucune valeur, mais elles servent à prouver qu'il entendait son métier de philosophe. Nous circonscrirons donc notre étude aux trois traités qui faisaient suite au *Discours de la méthode*, dans l'édition originale de 1638, savoir : les *Météores*, la *Dioptrique*, et la *Géométrie*. Ce sont les seuls ouvrages scientifiques de Descartes qui puissent aujourd'hui fixer l'attention.

Nous dirons peu de chose des *Météores*, qui ressemblent encore un peu trop à un extrait du *Monde*. Ils contiennent cependant la première explication exacte qu'on ait eue de l'arc-en-ciel.

On savait depuis Aristote que l'arc-en-ciel est produit par les rayons du soleil renvoyés dans un certain ordre par les gouttes de pluie; mais, jusqu'à la fin du XVIe siècle, on s'était toujours obstiné à chercher dans la réflexion seule la variété des couleurs qu'il présente. Un physicien de Breslau, Fletcher, dans un ouvrage publié en 1571, avait essayé d'expliquer l'arc-en-ciel par une double réfraction et une réflexion, mais il imaginait que la lumière, traversant une goutte de part en part, allait ensuite se réfléchir sur une autre goutte placée derrière la première, pour revenir à l'œil de l'observateur. Ce fut Antonio de Dominis qui, le premier, eut l'idée de faire réfléchir la lumière dans l'intérieur de la goutte avant de l'en faire sortir. Il ne pouvait d'ailleurs rendre raison de l'angle sous lequel l'observateur voit le rayon de l'arc et se trompa complétement dans l'explication de l'arc secondaire, qu'il ne soupçonna pas dû à une double réflexion de la lumière dans l'intérieur des gouttes. Il ne suffit pas qu'un rayon de lumière parvienne à nos yeux pour y exciter une sensation, il faut qu'un faisceau entier de rayons sensiblement parallèles pénètre dans la pupille; or, de tous les faisceaux de rayons solaires qui tombent parallèlement sur la goutte d'eau, Descartes trouva par le calcul « qu'il n'y en a qu'un seul, savoir celui qui est éloigné du rayon central entre les 85 et 86 centièmes du rayon du globule, qui, après la réfraction et la réflexion, soit encore composé de rayons parallèles. » Il n'y a donc que ce faisceau de lumière qui puisse exciter la sensation sur un œil éloigné : or il émerge de la goutte en faisant un angle de 41° 30′ avec la direction de la ligne qui va du soleil à la goutte ou à l'œil de l'observateur, ce qui est la même chose, et, par conséquent, l'observateur doit voir le rayon de l'arc-en-ciel principal sous l'angle de 41° 30′. Descartes démontre, par un procédé semblable, que, de tous les petits faisceaux de rayons solaires qui tombent sur un même globule et qui émergent après deux réflexions intérieures, il n'y en a qu'un où le parallélisme se conserve, et qu'il fait à sa sortie un angle de 52°, à peu près, avec la ligne qui joint le soleil à la goutte; que, par conséquent, l'observateur doit voir l'arc secondaire sous cet angle de 52°. Quant à la coloration de l'arc, Descartes dit simplement que la lumière réfractée par la goutte se comporte comme celle qui a traversé un prisme de verre. Il ne connaissait pas l'inégale réfrangibilité des couleurs primitives qui composent la lumière blanche.

Cette théorie de l'arc-en-ciel de Descartes ne doit pas, au reste, être considérée seulement comme fournissant la solution d'un des plus beaux problèmes de la physique : la méthode qu'y a appliquée Descartes est presque la méthode infinitésimale, dont nous verrons par d'autres exemples qu'il peut être considéré comme l'un des initiateurs.

Quoiqu'on n'ait jamais pu rien tirer de pratique de la *Dioptrique*, elle restera toujours un vrai et légitime titre de gloire pour Descartes. Le but propre de cet ouvrage est la recherche de la figure des verres de lunettes. Descartes rappelle d'abord la loi de la réflexion, qu'il essaye de démontrer *à priori* par l'exemple d'une balle lancée obliquement contre une surface polie. Il suppose dans cette démonstration que la vitesse totale du mobile doive rester la même après qu'avant le choc, et admettant que la composante parallèle à la surface réfléchissante ne doive pas être altérée, il en conclut que la composante normale ne le sera pas non plus. Il donne de la loi de la réfraction, qui venait d'être découverte par Snellius, une démonstration analogue, en supposant qu'au moment du passage de la lumière d'un milieu dans un autre la composante de sa vitesse, prise parallèlement à la surface réfringente, reste constante, tandis que la composante normale serait seule modifiée, dans un rapport dépendant de la nature des deux milieux. Enfin, il explique la conformation de l'œil, la manière dont les rayons lumineux s'y comportent, les sensations qu'ils produisent et comment nous voyons. Ces préliminaires posés, Descartes, arrivant à la question principale, démontre que si l'on avait construit de verre, ou de toute autre matière transparente, un ellipsoïde de révolution autour de l'axe focal, un faisceau de rayons parallèles à l'axe, pénétrant dans cette matière par tous les points d'une des moitiés de la surface, irait converger au foyer opposé, pourvu seulement que le rapport du grand axe à la distance des foyers, dans l'ellipse génératrice, fût égal au rapport constant des sinus des angles qu'un rayon lumineux, brisé à son passage de l'air dans la matière transparente employée, fait avec la normale au point d'incidence. Il résulte de là que, si l'on avait une lentille concave-convexe, dont la surface convexe fût une calotte de cet ellipsoïde et la surface concave une calotte sphérique, ayant pour centre le foyer où les rayons doivent aller concourir, comme cette sphère serait rencontrée normalement par tous les rayons, d'abord parallèles à l'axe, qui auraient pénétré dans la lentille, ils poursuivraient leur chemin en ligne droite jusqu'au foyer. Réciproquement, des rayons partant de ce foyer traverseraient normalement la surface sphérique et, en se réfractant sur la surface ellipsoïdale, ils émergeraient parallèlement à l'axe. Au contraire, si la surface convexe était une calotte sphérique et la surface concave une calotte ellipsoïdale, les rayons parallèles à l'axe qui tomberaient sur la surface concave se réfracteraient en divergeant du foyer, et réciproquement, les rayons convergeant vers le foyer qui pénétreraient par la surface sphérique se réfracteraient parallèlement à l'axe. Avec deux lentilles convenablement disposées, on pourrait donc aisément rapprocher de l'œil ou en éloigner à volonté le sommet d'un faisceau de rayons divergents, puisqu'il suffirait de rendre les rayons parallèles, au moyen de la première lentille, et convergents, au moyen de la seconde, en avant de l'œil, ou divergents d'un point plus éloigné. Or c'est tout ce qu'on se propose d'obtenir des instruments d'optique. Les lentilles hyperboliques jouissent de propriétés tout à fait analogues à celles des lentilles elliptiques; elles présenteraient même un avantage, parce que la marche des rayons provenant de points non situés sur l'axe se soustrait à la théorie et que, suivant Descartes, l'inconvénient serait moins grand avec des lentilles hyperboliques. La *Dioptrique* produisit, lorsqu'elle parut, une impression profonde en Europe. Tout le monde voulut faire des lunettes cartésiennes, mais les difficultés étaient presque insurmontables. Le poli du verre ne peut s'obtenir que par frottement, et les surfaces planes ou sphériques sont les seules que les ouvriers puissent obtenir avec sûreté. Au reste, on a depuis longtemps abandonné toute tentative pour réaliser le rêve de Descartes : les travaux de Newton en ont démontré l'inanité. On pouvait attendre de bons effets de la découverte de Descartes tant qu'on ignora la composition de la lumière blanche et l'inégale réfrangibilité des couleurs primitives; mais il est évident maintenant que, le rapport du grand axe de l'ellipse ou de l'hyperbole génératrice de la lentille à la distance de ses foyers devant dépendre du pouvoir réfringent de la matière transparente employée, on ne pourrait, en tout cas, réunir au foyer que les rayons d'une même couleur.

Ainsi Descartes a remué dans le domaine des sciences bien des idées, sondé bien des questions, mais de ce grand travail il ne reste guère aujourd'hui d'intact que sa *Géométrie*. Nous commencerons par lui restituer un titre oublié ou méconnu par ses commentateurs et par les historiens. Descartes n'indique qu'en passant quelle sera sa manière d'appliquer le calcul à l'étude des relations géométriques, et ses commentateurs ne comprirent ni la nouveauté ni la simplicité de son système; il était trop philosophe pour accepter la méthode que venait de proposer Viète, et qui ne repose que sur une équivoque de langage, celle qui résulte de la double signification des mots *carré* et *cube*. « Tous les problèmes de géométrie, dit-il, se peuvent réduire à tels termes, qu'il n'est besoin par après que de connoître la longueur de quelques lignes droites pour les construire. Et comme toute l'arithmétique n'est composée que de quatre ou cinq opérations, qui sont : l'addition, la soustraction, la multiplication, la division et l'extraction des racines, qu'on peut prendre pour une espèce de division : ainsi n'a-t-on autre chose à faire en géométrie touchant les lignes qu'on cherche, pour les préparer à être connues, que leur en ajouter d'autres ou en ôter, ou bien *en ayant une que je nommerai l'unité, pour la rapporter d'autant mieux aux nombres, et qui peut ordinairement être prise à discrétion, puis en ayant encore deux autres, en trouver une quatrième qui soit à l'une de ces deux comme l'autre est à l'unité, ce qui est le même que la multiplication; ou bien en trouver une quatrième, qui soit à l'une de ces deux comme l'unité est à l'autre, ce qui est le même que la division; ou, enfin, trouver une ou deux ou plusieurs moyennes proportionnelles entre l'unité et quelque autre ligne, ce qui est le même que tirer la racine carrée ou cubique, etc. Et je ne craindrai pas d'introduire ces termes d'arithmétique en la géométrie, afin de me rendre plus intelligible.* » Et ailleurs : « *Il est à remarquer que par* a^2 *ou* b^3 *ou semblables, je ne conçois ordinairement que des lignes toutes simples, encore que pour me servir des noms usités en algèbre, je les nomme des carrés ou des cubes.* » La méthode de Descartes était la bonne et la plus convenable aux spéculations théoriques; elle ne lui a pas survécu beaucoup plus longtemps qu'à Viète la sienne, mais cette fois le changement n'a pas été un progrès.

Le plus beau titre de gloire que se fit Descartes en géométrie est trop connu pour que nous devions en parler bien longuement. Tout le monde sait qu'il ramena l'étude des courbes à celle d'équations qui les déterminent, et, du même coup, fournit inversement les moyens de rendre plus accessibles ou moins ardues les recherches d'algèbre pure, en substituant l'étude d'une courbe à celle de son équation, lorsqu'il pouvait en résulter quelque avantage. Toute courbe plane peut être considérée comme engendrée par le mouvement d'un point réglé d'après une certaine loi; cette loi peut être exprimée d'une infinité de manières équivalentes, par des conditions que devraient remplir deux éléments propres à fixer la position du point mobile à une époque quelconque de son mouvement. Ces éléments, qu'on peut nommer d'une manière générale les coordonnées du point, variaient de nature d'une courbe à une autre, et l'on en prenait habituellement le couple le plus naturellement indiqué par la première définition de la courbe. Descartes imagina de donner des coordonnées à tous les points du lieu qu'il cherchait avant de connaître sa génération, et comme il avait dès lors le choix parmi tous les systèmes, il s'arrêta au plus simple; mais les propriétés de ce système sont si remarquables, la construction du point au moyen de ses coordonnées y est si facile, la représentation des courbes par leurs équations, ou inversement, y est si complète et si nette, qu'on s'est habitué dans la suite à le substituer à tout autre que la définition de la courbe eût plus naturellement suggéré. Il présente, en effet, sur tous les autres cet avantage immense et caractéristique, que les lignes les plus simples y sont représentées par les équations les plus simples, en sorte que les difficultés analytiques ne s'y accroissent, pour ainsi dire, qu'en raison de l'augmentation des difficultés géométriques, si bien qu'on s'est habitué à dire le degré d'une courbe pour le degré de son équation dans ce système. Au reste, il faut remarquer que la représentation des courbes par leurs équations, prises dans des systèmes différents, n'aurait aucun sens dans tous les cas où ces courbes sont mises en rapport dans la question qu'on se propose. Ce n'est qu'autant que les équations de deux courbes ont été formées dans un même système de coordonnées qu'on peut substituer à des recherches sur ces deux courbes des recherches équivalentes sur leurs équations. C'est alors seulement que leurs points de rencontre ont pour coordonnées les solutions communes aux deux équations; que les conditions de contact, à ses différents degrés, d'asymptotisme, etc., se ramènent immédiatement à des conditions à remplir par les solutions communes aux deux équations, etc. Dès lors c'était évidemment le système le plus simple qui devait être préféré.

Une conséquence toute naturelle de l'adoption du système de coordonnées de Descartes fut la réalisation des solutions négatives, qui jusqu'alors avaient simplement été traitées de fausses. Ce fut un nouveau titre pour Descartes, et les valeurs négatives des inconnues recevant une interprétation en géométrie analytique, on s'est habitué à en rechercher le sens dans toutes les questions où les équations les présentaient, ce qui a en quelque sorte doublé l'étendue du champ de toutes nos formules et permis de ramener toutes les questions à un nombre moitié moindre.

La méthode pour les tangentes, que Descartes donne dans sa *Géométrie*, consiste à chercher sur l'axe des x un point tel, que, si de ce point comme centre on décrivait un cercle passant par le point donné de la courbe, il fût tangent à cette courbe en ce point. Elle est fort détournée, comme on voit. Descartes s'en aperçut peu de temps après la publication de son ouvrage et ses lettres renferment l'indication d'une méthode moins éloignée de celle qui est aujourd'hui en usage.

L'algèbre doit à Descartes des notations plus simples, la méthode des coefficients indéterminés, la première ébauche de la théorie des racines égales, enfin la célèbre et si utile règle des signes qui porte son nom.

Revenons maintenant à la biographie de Descartes pour l'apprécier surtout comme philosophe.

Un éditeur récent de Descartes, M. Garnier, a fait remarquer que le *Traité de la méthode* était un résumé de la philosophie de Descartes. La première et la seconde partie renferment toute sa logique, ce que plus tard il appela *regulæ ad directionem ingenii*. La troisième pose les principes de morale développés depuis dans les *Lettres à la princesse Elisabeth*. La quatrième est un programme des *Méditations*. La cinquième, une esquisse des trois traités : du *Monde*, de l'*Homme*, de la *Formation du fœtus*. Il n'y a que le *Traité des passions* dont celui de la *Méthode* n'est pas une ébauche. Il nous apprend, du reste, que, dès l'année 1634, il avait terminé la plupart des écrits dont il est question dans le *Traité de la méthode*. Il voulait consacrer la dernière partie de sa vie à « tascher d'acquérir quelque connoissance de la nature qui soit telle qu'on en puisse tirer des règles pour la médecine. » Il a en vue l'état de sa santé à lui et de la santé de tous. « La santé, dit-il, est sans doute le premier bien et le fondement de tous les autres biens de ceste vie; car même l'esprit dépend si fort du tempérament et de la disposition des organes du corps que, s'il est possible de trouver quelque moyen qui rende communément les hommes plus sages et habiles qu'ils n'ont été jusqu'ici, je crois que c'est dans la médecine qu'on doit le chercher. »

Le deuxième ouvrage important de Descartes, par ordre de publication, est celui intitulé : *Principes de philosophie*, écrit d'abord en latin (Amsterdam, 1644, chez Louis Elzevir, 1 vol. petit in-4°). Il contient quatre parties, dont la première a seule rapport à la métaphysique ou philosophie rationnelle.

Il avait publié en 1641 les *Méditations touchant la première philosophie, où l'on démontre l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme*, opuscule très-court et d'une valeur médiocre, autour duquel on fit du bruit néanmoins, parce qu'il touchait à des objets importants. « Le chemin que je tiens, dit-il dans la préface, est si peu battu et si éloigné de la route ordinaire, que je n'ay pas cru qu'il fust utile de le montrer en françois, et dans un discours qui pust être lu de tout le monde, de peur que les esprits foibles ne crussent qu'il leur fust permis de tenter cette voie. » Cependant le livre fut traduit l'année suivante par le duc de Luynes. Descartes n'avait pas besoin de cacher son œuvre, elle n'était point de nature à ébranler le monde. Sa démonstration de l'existence de Dieu n'était pas nouvelle; on en peut dire autant de ses considérations sur l'immortalité de l'âme. Il n'y avait que sa méthode, c'est-à-dire son doute méthodique, qui fût nouveau, et si, appliqué à l'ensemble des connaissances humaines, il devait déterminer une révolution dans les écoles par rapport aux croyances, il était inacceptable et témoignait d'un genre d'ignorance qu'on n'aurait pas dû s'attendre à rencontrer chez un homme tel que Descartes. « Pour atteindre à la vérité, répète-t-il, il faut une fois dans sa vie se défaire de toutes les opinions que l'on a reçues et reconstruire de nouveau et dès le fondement tout le système de ses connaissances. » Outre que cette abjuration solennelle de l'autorité de tout le monde, y compris celle des grands hommes, est un procédé équivoque, Descartes évite de reconnaître deux choses : 1° que les données rationnelles dont il entend se servir exclusivement pour construire la vérité sont des données héréditaires et qui sont l'œuvre du tempérament, c'est-à-dire d'une forme particulière de tradition; 2° que la morale, dont l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme dépendent, n'est pas un enseignement rationnel.

Plus Descartes approchait de la fin de sa carrière, plus il était entraîné, par les soins de sa renommée ou par la nécessité de se défendre, à recourir à la publicité. Les *Méditations* parurent en 1647 (1 vol. in-4°), le *Traité des passions* en 1649; un grand nombre de ses lettres circulaient manuscrites ou s'imprimaient isolément, suivant les besoins d'une polémique souvent déloyale. Autant la pensée de Descartes s'élevait (et, dans ses dernières œuvres, il est, pour ainsi dire supérieur à lui-même), autant l'animosité de ses ennemis allait croissant. Quand les *Méditations* arrivèrent à Rome, un décret d'une congrégation de cardinaux défendit « d'imprimer, lire et même retenir ni cet ouvrage ni aucun autre du philosophe français. » Pourtant il ne fut pas mis à l'index, et l'on essaya seulement d'étouffer le bruit qui se faisait autour de ses idées, que l'on considérait plutôt comme